

O.DESSYME

Le Tournant

La crête du passé

01/03 - 17/03/1986

Samedi 1er mars 1986

J'appelle Marie. J'hésite un peu, mais je le lui ai promis, et je sais qu'elle attend « *depuis 8 heures, ce matin, dit-elle* »... Sa petite voix, adorable lorsque je l'amène à me confesser qu'elle m'aime parce que je suis un con... Elle lit "Un galop d'enfer" de Matzneff. Elle n'a pas réfléchi, dit-elle. Elle a vu le livre et l'a pris. Elle croit mieux me comprendre en le lisant. S'il y a pourtant quelqu'un avec qui je ne me sente vraiment aucun point commun en ce moment, c'est bien Matzneff; mais je note l'effort qu'elle fait pour se rapprocher de moi, tenter de me cerner... Bon courage! Elle me reproche de trop vivre au présent, de trop vivre au passé, d'ignorer, par exemple, que la situation actuelle est destinée à avoir une fin... « *Dès qu'on est séparés, tu vis comme si on ne devait jamais se revoir... C'est pour ça que tu ne m'appelles plus...* »

« *Le présent n'est que la crête du passé et l'avenir n'existe pas,* dit Nabokov. »

Lundi 3 mars 1986

Je ne sais pas si je vais pouvoir retraduire, me rappeler, tout le caractère exquis de mon rêve de cette nuit... Il est déjà 17 heures; il ne m'en reste que quelques bribes... :

Je suis attablé, jambes croisées, dans une salle de restaurant. Ce serait plutôt l'heure du déjeuner que du dîner, mais je ne mange pas, pas encore. Face à moi il y a cette fille que j'évite de regarder et qui semble occupée à lire, ou à écrire. Elle n'est pas vraiment belle, juste assez mignonne pour me troubler. Cheveux courts, dans les 18 ans... Ce qu'il y a de surprenant, dans ce rêve, est que mon attitude, ma timidité et ma frustration sont identiques à celles que j'aurais éprouvé face à une telle situation dans la réalité... La fille est jolie, soit, mais pas assez, ou trop, pour que je puisse m'en vouloir de rien tenter. Pourtant je reste là, assis, à m'efforcer de regarder ailleurs... A chercher les mots, peut-être, les gestes qu'il faudrait, puis à renoncer, puis à chercher encore... Cela dure longtemps... Jusqu'au moment où - et c'est là que la sensation de réalité s'efface - elle se tourne vers moi et dise : « *Tu sais, je ne crois pas que je t'en voudrais beaucoup si tu tentais quelque chose...* » Elle dit ça doucement, en baissant un peu la tête. Elle joue le tout pour le tout, presque à regret de devoir en arriver là. Je lui souris, elle sourit aussi, tous deux amusés de notre gêne... Alors je prends sa main (elle est manchote...) dans les miennes en riant silencieusement. Elle a un petit geste de recul quand je porte sa main à mes lèvres puis à mon front... La dernière main libre (ah ben non, elle est pas manchote finalement...) rejoint les autres et nous restons ainsi, mains enlacées, têtes baissées et front contre front... Après, je

main à mes lèvres puis à mon front... La dernière main libre (ah ben non, elle est pas manchote finalement...) rejoint les autres et nous restons ainsi, mains enlacées, têtes baissées et front contre front... Après, je ne sais plus vraiment... Nous dînons - tout ça a pris beaucoup de temps - d'un gigantesque plateau de fromages...

Café Coste... Nouvelle habitude après mon cours de piano du lundi... Toujours cette même jeune fille qui débarque dans les premières minutes qui suivent mon arrivée...

Mardi 4 mars 86

20H. Un restau italien rue de La harpe, seul. Le concert de Paolo Conte a fait de cette journée une bonne journée. Reste la soirée... Le Chianti a un drôle de goût, un peu piquant il me semble, mais je n'ai rien osé dire. D'ailleurs, je ne vois vraiment pas pourquoi je continue de goûter aux vins puisque quelques piquettes qu'ils puissent me servir, je n'ose jamais rien dire... Au concert, dans le public, il y avait Guy Bedos, Pierre Desproges ainsi que, je présume, ses deux adorables filles... Avoir Pierre Desproges comme "beau-père"!... Ce vin pique, c'est indéniable - « *Vous écrivez un livre, me demande le serveur ?* » - mais je ne peux décemment plus demander de changer une bouteille dont j'ai déjà descendu la moitié... De toute façon, même piquant, il saoule quand même... Ce sont toujours des femmes qui me remarquent... Je m'efforce à les considérer, refouler le mépris qu'elles m'inspirent mais, j'ai beau traverser une crise intense de doute, force m'est de constater qu'au mieux elles m'indiffèrent...

- Serait-il possible de retirer les oignons de mon carpaccio ?

- Ce ne sont pas des oignons, Monsieur, mais du céleri...

Ce vin a beau piquer... Et puis, arrivé en fin de bouteille, y pique plus des masses, finalement...

J'ai remarqué, dans le journal de Matzneff, que lorsqu'il dîne seul, il en profite pour faire un petit bilan de la situation... Pas con, ça, le coup du bilan... Mais bon, son bilan, à lui, c'est une récapitulation de ses conquêtes, des ses amours... Alors que le mien, de bilan - j'ai beau chercher - semble se limiter à l'instant présent, au vide de ce que je suis, là, maintenant... Un vide que le vin semble vider plus encore... Mon bilan : je dîne seul au restaurant ce soir; point. L'alcool aidant, je serais peut-être capable de draguer mais il n'y a qu'une seule table à côté de la mienne - on isole le solitaire, des fois que ce soit contagieux - et elle est occupée par trois chinois qui passent leur temps à dire du mal de moi, en chinois...

Là, ça va. Si je me dis que je ne reverrai plus jamais Marie de ma vie, je le prends plutôt bien, serein et tout. Triste, certes, mais je l'étais déjà avant que j'y pense...

Il y a cette fille au bar, mais mon état ne me permet pas de juger si elle me plaît ou non... Elle m'a regardé à plusieurs reprises... sans grande conviction, il faut bien le dire (et là, je commence à avoir la bouche pâteuse)... Elle n'a pas l'air de très bonne humeur... triste, elle aussi. Pourquoi "elle aussi" ? Je ne suis, tout au plus, qu'éperdument désespéré...

Le serveur me demande si j'arrive à me relire, si j'écris en sténo...

Les chinois sont partis mais, à la place de la nymphette espérée, il ont mis un autre solitaire, un autre rebut... Il mange en lisant "*La cote défossée*"...

La fille du bar semble un peu gênée que je la regarde ainsi...

Elle me rappelle Hélène... Pas celle du bar, une autre qui est là-bas...

Je suis complètement bourré.

Mercredi 3 mars 1986

Diane (de D&B) m'appelle pour avoir confirmation de ma venue à sa soirée de samedi. Inutile de dire à quel point j'appréhende cette "Fête organisée à l'occasion des 21 ans de son frère"...

Anna appelle. Elle a quitté le collège. Fugue. 17 ans. J'ai fugué du même collège au même âge. Je la comprends. J'ai toujours été un peu amoureux des révoltes adolescentes...

même collègue au même âge. Je la comprends. J'ai toujours été un peu amoureux des révoltes adolescentes...

Jeudi 6 mars 86

- « Il est gentil, ton mari ?
- Oui, il me passe tous mes caprices. Il est si gentil que c'en est parfois décourageant. » Tanizaki; "Svastika".
- Elle est gentille, ta Marie ?
- Oui, etc...

J'étais très anxieux en découvrant la lettre de Marie, ce matin... Mais je ne l'étais plus après l'avoir lu... "Hélas", aimerais-je ajouter... Cette après-midi un appel silencieux, d'elle peut-être... Elle écrit m'aimer... Et je constate que cela m'agace et me déçoit. Il n'y a rien dans cette lettre. Même mes infidélités, elle « *refuse de les juger* »... Notre amour, notre relation serait « *toute aussi douloureuse que n'importe qu'elle autre façon d'exister* »... Sûr que ça fait envie...

Vendredi 7 mars 86

Encore un appel silencieux cette après-midi...

Ce soir, je dois rejoindre Garance et sa clique au Théâtre de la Bastille, voir une pièce dont elle a fait les costumes... La pièce est nulle, dit-elle. Au moins aurai-je de la compagnie...

Café Coste. Pas très envie d'écrire. Pas très envie de rien. Un peu fiévreux, je crois...

Tous ces mots, ces pages, ces mois, où il ne se passe plus rien...

« *Tu verras, ça va être très sympa*, m'a promis Diane »... Le genre de phrases qui me convainc d'une soirée foireuse de bout en bout...

Changer de café, changer de copine, changer de vie...

Dimanche 9 mars 86

Torturante migraine et exténuant week-end...

Tout à l'heure, à côté de moi, dans le R.E.R., un jeune type lisait un livre intitulé "*Le bébé est une personne*"... Tête de chapitre : "*Voyage au sein de la mère*"... Première ligne « *Le bébé est quelque peu sartrien (...)* »... Tout. On m'aura tout fait.

Passé la nuit de vendredi à samedi chez Garance (la pièce de théâtre était effectivement désopilante de nullité) qui pleure et se désespère de sa vie sentimentale...

Hier, vers 18 heures, Marie m'a appelé pour m'inviter à dîner (Hasard ? Pressentiment ?... Je devais retrouver Diane une heure plus tard...). Je prétexte devoir me rendre chez mes parents... Puis, direction Belleville, rue de Vaucouleur... Je m'attends au pire; le pire m'attend. Ascenseur, palier, musique, éclats de voix, porte de gauche, je sonne. C'est la mère qui vient m'ouvrir, « *Vous êtes qui ?... Ah! On vous attendait!* » Diane et Bérangère arrivent. Cette dernière repart aussitôt. Ce n'est manifestement pas elle qui m'attendait, dommage. « *Il va falloir mettre de l'ambiance parce que c'est un peu froid pour l'instant*, me dit sa soeur... » A croire que j'ai l'air chaud bouillant... Elle ouvre une porte, et là : la boum, la surprise partie d'antan, avec boissons gazeuses, lumières qui clignotent, filles assises en rang d'oignons d'un côté, garçons debout de l'autre... Présentations : « *un copain, une copine, une copine, un copain...* » Il y en a même une qui ressemble un peu à Sophie Marceau; un peu. Je me place à l'écart, le cul sur une commode, observe avec une vague attitude d'amusez-vous-les-jeunes, et entreprends de me

copain... » Il y en a même une qui ressemble un peu à Sophie Marceau; un peu. Je me place à l'écart, le cul sur une commode, observe avec une vague attitude d'amusez-vous-les-jeunes, et entreprends de me saouler au Fanta. Ce qui semble efficace puisque j'accepte l'invitation à danser de Diane. Et je danse, je danse pour oublier ma migraine... Qu'est-ce que je fais là ?! Tais-toi et danse! Les slows arrivent. Diane est devant moi. Et je me rappelle de ce que je suis sensé être venu faire ici. Hormis les deux soeurs, il n'y a que des boudins, de toute façon... "Let it be" pour commencer, les disques des parents, sans doute... Diane m'enlace, laisse retomber sa tête sur mon épaule. Je la serre un peu, juste un peu, pour voir. Elle semble apprécier mais doit penser que c'est trop tôt encore et, dès la fin du deuxième slow, déclare que « Ça suffit maintenant. Faut mettre quelque chose qui bouge un peu. » Je bouge un peu, donc, sur les musique suivantes. Je bouge beaucoup, en fait. Je ne sais pas ce qui me prend à danser comme ça... Eviter de me poser trop de questions, peut-être... Nouveau slow, mais Diane danse avec un autre. Je retourne sur ma commode. Sur "Angie" je la cherche des yeux mais elle a disparue. Une brunette m'invite. Diane revient, me cherche, me voit, et va se jeter dans les bras d'un vulgaire peloteur de cul... Deux slows de suite... Je ne suis pas loin de me barrer quand la mère ouvre la porte et annonce « Plus qu'un quart d'heure! » à la cantonade... 22H15... Trois heures que je danse... Diane semble réaliser que je n'ai pas envie de m'attarder et reviens vers moi pour finir en beauté. "Hôtel California". Je ferme les yeux. Je suis bien. Je flotte dans ma fièvre et mon retour aux boums d'antan. Je la serre et la caresse. Elle me serre et me caresse. Je ne sais pas très bien où j'en suis mais n'ai pas très envie que ça aille plus loin, trop loin... Mais nous nous embrassons déjà... Grande bouche un peu maladroite... Et nous restons ainsi, enlacés, tanguant légèrement sur n'importe quelle musique, sur n'importe quel silence, ignorants les flashes des paparazzi lubriques - la mère est dans le lot... « On pourrait aller dans un endroit plus tranquille, me murmure Diane... » J'acquiesce. Je suis déjà trop loin. Elle me prend par la main. Nous quittons la pièces sous les bravos. Couloir. Porte. Sa chambre. Elle referme sur nous, sans allumer la lumière, et recommence à m'embrasser... Ses seins sont beaux, petits, ronds. Elle m'attire sur son lit, sur elle. Je ne bande absolument plus du tout - alors que durant les slows... Je me dégage doucement, la déshabille lentement. Elle se laisse faire, coopère, se cambre pour me faciliter la tâche, faciliter mes caresses, et gémit sous ma bouche, sous ma langue, mes lèvres... étroite, humide, douce, étrange, effrayante... La mère cogne à toutes les portes, s'apprête à arriver, à ouvrir... Diane se rhabille. Je dis « C'est ta chambre ? »... Les premiers mots que je lui adresse, mes premiers mots de la soirée. La fête est finie. Nous avons échappés à la photo collégiale. La mère, faussement cool, sans me regarder, lance à sa fille qu'elle a fait de très compromettantes photos et qu'elle aurait pu être plus discrète, quand même, « Et puis c'était qui ce type ?! » Diane : « Maman, je te présente lui » (sic). Pas l'air de trop m'apprécier, la mère. Normal, je suis fait pour ça. Je pars vers minuit. Diane boude, aurait voulu que je reste, me faire adopter par sa petite famille, le mariage, les gosses... Le signe de la Vierge... J'aimais bien quand je lui ai retiré ses chaussures; c'était facile. Tout à été facile avec elle. C'est toujours très facile au départ avec ce genre de fille (Hélène, Catherine, etc.). Diane a une drôle de petite bouille. J'ai failli lui dire. J'aurai aimé lui faire l'amour. Elle était douce...

Lundi 10 mars 1986

Nuit. Cette carte postale de Bordeaux me laisse dans un état de totale perplexité. La coté face est composé de quatre vues hideuses de la ville avec "Souvenir de Bordeaux" écrit en travers. Quand au texte, au dos de la carte, il est on ne peut plus sibyllin : « A cheval entre Bordeaux et Tarbes, mais bien mieux assise déjà à Tarbes qu'à Bordeaux. Je t'embrasse (fort) ». La signature est illisible. La première lettre pourrait être P, M ou D... la deuxième E ou A... ensuite il y a comme trois petites montagnes pointues qui peuvent aussi bien signifier tout ce qu'on veut... Et, enfin, un D. Ou un A... Sur l'adresse, il manque une lettre à mon nom. C'est donc quelqu'un qui n'a pas l'habitude de m'écrire mais qui me connaît suffisamment pour avoir mon adresse et m'embrasser (fort)... Qui peut bien foutre quoi par là-bas en ce moment ? ... Il n'y a quand même pas 36 000 filles qui ont mon adresse!...

lettre à mon nom. C'est donc quelqu'un qui n'a pas l'habitude de m'écrire mais qui me connaît suffisamment pour avoir mon adresse et m'embrasser (fort)... Qui peut bien foutre quoi par là-bas en ce moment ? ... Il n'y a quand même pas 36 000 filles qui ont mon adresse!...

Mercredi 12 mars 1986

En arrivant à l'Agence, j'annonce à Igor... :

- Tu ne devineras jamais qui m'a écrit...
- C'est une fille ?
- Oui...
- La petite Héroïne du minitel.
- Merde! Comment as-tu deviné ?!
- Tu sais, quand je lis ton journal, j'y mets un peu plus d'attention que pour une feuille de sécu...
- Mais ç'aurait pu en être une autre... Iseult, par exemple...
- Non. Tu n'aurais pas été si joyeux... Tu aurais été beaucoup plus anxieux...

Marie, hier... Drôle de soirée... Pas vraiment comique, en fait... Je n'avais pas très envie de la voir, mais la lettre de Soazig m'avait mis de bonne humeur... Restaurant, discussion, longue discussion, très longue discussion, épuisante discussion... Nos famille, notre relation, et Nabokov pour le dessert... A un moment, au milieu, entre la famille et Nabokov, le plat et le dessert, elle me demande... :

- Tu proposes quoi ? Une amitié amoureuse ?...
- Oui... Je crois... Je ne me sens plus jaloux... A cet instant, si tu me parlais d'autres hommes, ça ne me gênerait pas tant que ça, je crois... C'est l'engrenage du couple qui me fait peur... Tout mais pas ça...
- J'ai peur que s'il n'y a plus d'amour...
- Je ne sais pas ce que c'est, de toute façon.
- ?...
- Je connais la passion, les coups de foudre, les ruptures... mais l'amour ?...
- J'ai peur qu'on ne se revoit jamais...
- On pourrait rester amants...
- Je préférerais parler d'autre chose... Tout s'emballe un peu vite, là, à mon goût...

C'est là que j'ai embrayé sur Nabokov et elle m'en a voulu, jalouse de mes amours de papier...

Chez elle, nous nous sommes caressés, mais il a fallu attendre ce matin pour que nous fassions vraiment l'amour... Et ce n'était pas très bien. Nous étions trop "copains". Et pas un seul "Je t'aime" n'a été prononcé...

Nuit. Mon histoire avec Marie serait donc enfin fini ?... Il n'y avait pas de retrouvailles, hier soir. Nous savions avant. Nos vies se séparent. La mienne est cassée depuis longtemps déjà. On ne peut pas faire renaître une passion. On n'a aucune emprise, aucun pouvoir là dessus. Y en aura-t-il seulement d'autres ?... Je suis triste et j'ai mal au ventre. C'est moi qui ai voulu tout ça. Toujours moi qui veut détruire; je ne sais faire que ça : détruire, éliminer de ma vie, fuir... et voir ce qu'il reste... C'est moi qui nous ai emmenés là... Elle n'a pas pleuré. Elle a failli à un moment, mais non. Petit à petit certaines choses vont perdre de leur importance dans nos vies, s'effacer, être remplacées peu à peu... Ce ne sera pas bien grave... Rien n'est grave... Petite blague au sein d'une vaste plaisanterie... pas vraiment plaisante. Je ne regrette rien, seulement ce que je suis. Il n'y a plus rien à faire, nous avons tout tenté. Il ne reste plus rien. Mon amour pour elle ne parvenait même plus à s'accommoder de sa présence... Ce ne devait donc pas être de l'amour... Je n'en sais rien... Je ne connais pas l'amour... C'était quoi ? Nous n'étions pas heureux, hier, de nous voir, ni de faire l'amour. Nous avons parlé parce qu'il fallait que nous parlions, mais nous n'étions pas heureux... Nous nous sommes embrassés longuement mais il n'y avait pas d'amour (et je déteste l'odeur de ma salive...)... Même avec Diane (de D&B) c'était plus chaleureux... Je n'ai pas voulu ça, pas comme ça. Je n'ai jamais voulu assister à une telle détérioration... Je voudrais pleurer... J'ai si mal aux yeux... Ce froid qui pénètre dans mes veines... Ces cinq années de lien pour n'arriver qu'à cette douleur de vivre. Je regrette. Je ne sais pas aimer. Je n'aime pas ce que je suis, comme j'étais hier, ce cynisme-là, ce regard-là... Il n'y avait rien à voir,

cinq années de lien pour n'arriver qu'à cette douleur de vivre. Je regrette. Je ne sais pas aimer. Je n'aime pas ce que je suis, comme j'étais hier, ce cynisme-là, ce regard-là... Il n'y avait rien à voir, juste à sentir, pas à réfléchir, juste sentir... Je ne sais pas. Je ne saurai jamais. Elle était encore prête à m'aider, à nous aider... Marie... Cinq années, mon amour, ma vie... Pourquoi l'amour me fait-il si peur ? Il y avait des croissants et la chatte avait grimpé sur la table. « *Elle vieillit, m'a dit Marie, elle ne veut plus jouer* »... Plus la force de faire semblant de rire quand on ne pense qu'à mourir... Tout était si froid, si vide déjà...

Suis-je mieux, maintenant ? Je suis vieux, maintenant.

Ce n'est même pas un drame; il n'y a même pas de rupture... C'est pire : c'est rien... Elle aurait voulu qu'on essaie de s'engueuler, son dernier espoir... Nous ne nous sommes jamais engueulés. Nous ne savions pas. Je ne savais pas. Peut-être faut-il savoir aimer pour pouvoir s'engueuler...

Vendredi 14 mars 1986

Il doit être dans les midi, par là... Ça ne fait pas longtemps que je suis levé. Pas envie de faire grand-chose... Je suis assis dans mon fauteuil, sur mon balcon... Soleil brumeux.

Tant que rien n'était dit, tant que rien n'était clair, je ne m'en souciais guère. Mais maintenant que je l'ai vue, que nous avons parlé, que l'évidence à surgit entre nous, je ne peux plus. Même si je sens que Marie m'obsède un peu moins que lors de nos précédentes ruptures... de temps en temps seulement. Le pire est qu'il n'y a même pas vraiment de rupture, qu'il ne s'est rien passé d'assez radical pour nous empêcher de se voir quand bon nous semble... Juste que ça ne nous semble plus bon, plus bon du tout. Et il n'y a personne pour la remplacer cette fois.

18H30. Bon. Allez. Ça suffit de faire la gueule. Non seulement ça ne change rien... Qui sait si, avec un brin de meilleure humeur, je ne parviendrais pas à en séduire quelqu'une... ? Même quelqu'un... au point où j'en suis... Et je ne sais même pas si je me trouve à un point quelconque...

A ma droite, les rires repus d'un couple de cons. A ma gauche, le silence d'une relation finissante d'un autre couple de cons. Entre les deux, un autre con, mais seul, cette fois, pleurant (c'est une expression. Je n'en suis pas encore à pleurer à la terrasse d'un café) sur une solitude qu'il désire plus que tout...

Samedi 15 mars 86

Je ferme les yeux sous le soleil et la revois apparaître dans la robe noire qu'elle portait mardi. Elle s'était faite belle pour moi, avait mis sa plus belle robe...

J'ai retrouvé un sac en plastique venant de chez elle, dans lequel se trouvait le ticket de caisse d'un supermarché datant du 6 mars dernier... Elle avait acheté du beurre, un "Petit déjeuner" (yogourt et céréale, je crois), des légumes en conserve, de la confiture, du riz, du lait, des haricots verts frais, des petits pois en conserve, un camembert, quatre boîtes de nourriture pour chat et un sachet de potage lyophilisé. Elle en avait eu pour 78,67 francs...

Nuit. En rentrant, je me dis « *Tiens, j'ai faim. Et si je me faisais des oeufs aux plats pour une fois que j'ai quelque chose à manger...* » Bon. Jusque là, pas de problème, mais je me dis « *Oui mais les oeufs sur le plat ça va me faire salir une poêle, une assiette, etc. Si je me faisais plutôt des oeufs à la coque...* » Et Paf! Tout me reviens en pleine poire... Les oeufs à la coque!... Nos petit déjeuners grecs... Mes matins avec Marie... Marie!... Et merde; ça recommence!... C'est dingue, ça! Que je ne puisse pas faire un pas sans glisser dessus, sans qu'elle ressurgisse... Bientôt, je ne pourrai même plus aller chier tranquille!... Le soleil... Les yeux embués... La casserole d'eau qui bouillonne sur le camping-gaz... La fermeture Eclair de la tente et Marie qui apparaît, comme une tortue souriante, heureuse que je lui ai tout préparé, qu'elle n'ai plus qu'à s'asseoir et à m'aimer. Tout est là : les oeufs, les yaourts (Ah, les

fermeture Eclair de la tente et Marie qui apparaît, comme une tortue souriante, heureuse que je lui ai tout préparé, qu'elle n'ai plus qu'à s'asseoir et à m'aimer. Tout est là : les oeufs, les yaourts (Ah, les yaourts grecs!...), le pain, le faux Nutella, le nescafé. Il ne nous reste qu'à manger et à nous prélasser avant d'aller à la plage... Je dis "prélasser" mais pas du tout, enfin pas moi. Moi j'étais très pressé d'aller profiter du soleil - alors que la fratrie, surtout Jeannot mais quand même, était beaucoup plus des gens de l'ombre... Quand je pense à tout ça, il me semble que je sais aimer parfois...

Ça rime à quoi, tout ça ?! A quoi je m'accroche comme ça ?!... J'ai beau me ressasser le gaz, la corde, la corde, le gaz, je n'arrive pas à me décider. Il n'y a pourtant rien, absolument rien, maintenant, qui me retienne. C'est même, en partie, pour cette liberté-là que j'ai rompu... Même plus de la lâcheté... ou bien qui se camoufle derrière une sorte d'indifférence... Un geste qui paraît aussi absurde qu'un autre... A quoi bon agir ?... Ce ne serait qu'un effort, qu'un espoir, encore... Et mes espoirs sont moins grands, hélas. Petits espoirs de petit bourgeois repu, comblé... Oh! Il est pas content! Il nous fait sa grosse colère, le petit bourgeois repu ?... Minable, ridicule, frustré, prétentieux, lâche et orgueilleux...

Dimanche 16 mars 86

Il n'y a que la nuit que je peux permettre de telles vagues à l'âme parce que le jour, avec ce soleil, franchement, je suis très bien où je suis.

Lundi 17 mars 1986

Je pressens encore une soirée difficile à bouffer mes pâtes au beurre, seul, chez moi, même si ce sont des Panzani...

Café Coste. Beaucoup d'eurasiennes, aujourd'hui... De la pluie... Mon cours de piano... Yvon est passé me voir mais je n'avais rien à lui raconter... Francesca, que je dois voir demain, et qui aura sûrement énormément de choses à me raconter... Pas très envie de rentrer chez moi, en fait... Rien de bien palpitant au cinéma... Cette petite blonde que je vois ici depuis des semaines est particulièrement attirante... petite bouche zozotante à croquer...

Cinéma, finalement. Mauvaise idée. Il y avait cette femme, à côté, qui me caressait le bras... Je n'ai pas vraiment regardé comment elle était... Elle ne m'a pas vraiment caressé le bras... Elle se penchait vers moi, comme pour voir les sous-titres, même quand il n'y avait pas de sous-titres. Elle se penchait vers moi, son épaule appuyée contre moi, sa main gauche sur mon accoudoir droit, glissée sous mon bras, vivante, cherchant... Et moi, serrant aussi, appuyant légèrement, trop légèrement, sur sa main... (*Conway's*, 22H30 environs...) Trop légèrement... Je ne voulais pas. Elle détournait mon attention du film. Je l'aimais, le film. En même temps, je ne savais pas... (*Bloody Mary* sans glaçons. Je les lui ai fait retirer après qu'il ait déjà versé la vodka. J'ai osé) C'est à cause d'elle que j'ai cassé l'accoudoir... Elle soupirait sans arrêts en me regardant dès qu'elle croyait que je la regardais, au moindre de mes imperceptibles mouvements... Je voulais partir vite, à la fin. A cause d'elle et aussi parce que j'avais hâte de retrouver la douce tiédeur de ma tristesse. Alors je me suis levé vite et ai enjambé le siège devant moi, par dessus le dossier, le pied sur l'accoudoir qui s'est brisé dans un grand crac!... Je n'aime pas les femmes. Elles me font peur. Toutes les femmes. De la nourrissole à la grabataire...

Cette solitude... Quoi ?! Qu'est-ce qu'elle a cette solitude ?... Rien... Elle n'a rien... Elle n'a qu'elle...

